

Lille, le 30 novembre 2016

Cher Paul,

Vous êtes entré dans ma vie il y a dix-sept ans. Vous cherchiez un auteur pour un livre sur Victor Hugo. Le frère Jean-Pierre Ribaut vous avait donné mon nom. Ce fut le début d'une longue et fructueuse collaboration pour les éditions du Cerf. Le livre s'intitulait : *Victor Hugo et Dieu, bibliographie d'une âme*. N'importe quel directeur de collection aurait été rebuté par ce sous-titre. Pas vous. Votre curiosité intellectuelle dépassait largement le cadre de votre discipline, votre méthode de travail savait en accepter d'autres. Quel bonheur de travailler avec vous. Dans mon enthousiasme, je vous dédiais ce premier essai : « À Paul Christophe, qui m'a donné la joie d'écrire ce livre ».

Cette dédicace, j'aurais pu la répéter de livre en livre. D'aventure en aventure. Car la plupart du temps, c'est vous qui me proposiez le prochain sujet à traiter. Combien de fois s'est répétée cette scène ! Nous nous donnons rendez-vous, le plus souvent dans la salle des professeurs de la faculté de théologie. J'arrive pour vous remettre mon manuscrit. Vous appréciez ma ponctualité. Le travail est achevé mais je finis en général épuisé, avec la vague idée que cette fois-ci je ne me laisserai pas faire, que je vous demanderai un petit répit avant de me mettre au prochain livre. Vous regardez le manuscrit, faites un premier commentaire, manifestez une évidente impatience de le lire, ponctuant vos phrases d'un chaleureux « très bien ». Je commence à me dire : « Ouf, cette fois-ci Paul ne va pas me remettre illico presto au travail ». Je me détends. Et invariablement j'entends votre voix, dans un mélange de malice, de douceur tentatrice et de gourmandise intellectuelle, me dire : « L'année prochaine ou dans deux ans on commémore la naissance de... » Et le nom qui tombe dessine non pas la perspective d'un labeur mais la promesse de nouveaux bonheurs : Claudel, Sartre, Huysmans, Nerval, Musset, les écrivains de 14-18. Il n'y a plus de fatigue mais, par la contagion de votre incroyable énergie, un immédiat regain de désir.

Comme j'ai aimé travailler avec vous, cher Paul. Quelle liberté, quel sentiment de confiance ! Parfois, pendant des semaines, voire des mois, nous ne nous donnions pas de nouvelles. J'étais occupé à mes recherches, dans les interstices que pouvait me laisser mon travail d'enseignant en classes préparatoires. Nous nous étions donné une date de remise de manuscrit et, la plupart du temps, nous nous y tenions. Et c'est dans ce cadre-là que se situe un autre aspect de vos rituels de directeur de collection. Plus la date-butoir se rapprochait, plus j'étais sûr de recevoir « un petit coup de fil ». Jamais pressant. Toujours très amical. C'est à peine si un « Où en êtes-vous ? » venait expliciter le sens de votre appel. Vous n'aviez même pas besoin de recourir à un si manifeste subterfuge. Le coup de téléphone suffisait à me rappeler à mes devoirs. Parfois c'était un courrier, avec une indication bibliographique, une suggestion, faite comme en passant.

Quelle joie, cher Paul, de vous avoir connu, d'avoir collaboré avec un homme de votre trempe. La précision de vos connaissances, votre absence complète de pédantisme, votre chaleur, votre rire, votre bienveillance ! Et l'évidence de votre foi, jamais pontifiante, jamais pressante, jamais sinistre ! Vous parliez une langue d'une probité absolue, ancrée dans un terroir vivant, fruit d'une attention continuelle au sens et à ses saveurs ! Quelle langue charitable, heureuse, exigeante et humaine ! Quand nos contemporains sont amputés, amoindris, humiliés par l'horrible langue qu'ils s'obligent à parler, remplie de jargon, de termes techniques, d'anglicismes ineptes, la vôtre était à l'image du monde que vous portiez : ouverte, simple, fraternelle.

Vous avez accompli votre œuvre avec un enthousiasme intact. Quelle leçon là encore ! Si vous aviez toujours un projet d'avance pour vos auteurs, vous étiez vous-même l'un de vos auteurs. Et vous aviez, pour vous-même, non pas un, non pas deux, mais souvent trois projets d'avance ! Vous êtes parti mais votre vie offre une telle image d'accomplissement que la mort ne peut en rien lui donner un goût d'inachèvement. En tout cas, pour moi, Paul, comme pour tous ceux qui vous ont connu personnellement, vous êtes toujours là, et bien là. Est-ce la foi qui me l'enseigne ? Peut-être. Mais j'ai une preuve tangible de votre présence. Je vous avais remis, le 12 juillet dernier, le manuscrit du livre que vous m'aviez demandé d'écrire sur Léon Bloy. Il faisait plus de 300 pages, vous l'avez lu en une soirée : dès le lendemain vous me donniez votre aval et l'affaire était bouclée, l'ouvrage remis au Cerf. Quant aux preuves dont je parlais, les voici : au milieu de l'écriture du Bloy, vous m'aviez demandé si j'étais intéressé par Apollinaire. Je vous avais dit que oui, ô combien, Apollinaire étant l'un de mes poètes préférés. Et à la remise du manuscrit du Bloy, rebelote : vous m'avez demandé si un livre sur Dante, mais pour « beaucoup plus tard », me tentait. Et là encore j'avais bondi de joie.

Voilà les preuves. Vous êtes parti, cher Paul, mais les projets, vos projets, nos projets sont là. Je sais bien que je n'aurai plus de coup de téléphone et qu'il faudra que je me fasse à ce silence. Mais les livres seront écrits, c'est promis.

Emmanuel Godo.

Professeur de Littérature à la FLSH.

Dernier ouvrage paru : *L'Œuvre d'art contre la société du mépris*, éditions du Cerf, 2015.